

# SYLVIA PLATH : POÈTE, FÉMINISTE ET VICTIME

Il y a une mythologie autour de Sylvia Plath, romancière et poète américaine (1932-1963). Une mythologie négative : celle de la victime, de l'opprimée, de la suicidaire passée par les électrochocs et les services psychiatriques qui, un jour de février 1963, dans une maison qu'habita Yeats à Londres, enferma ses deux enfants dans une pièce, posa doucement sa tête sur un linge dans le four et alluma le gaz. Morte à 31 ans. Devant elle, la gloire, et ce parfum de douceur et de nerfs à vif qui embauma sa légende. Et sous la légende ? « *Lady Lazarus* », selon son expression, fut émotive, violente, gamine, sensuelle, extatique, fragile, désespérée : « *Je parle à Dieu, mais le ciel est vide, et Orion passe mais ne parle pas. Je me sens comme Lazare. Etre passée si près, et ressortir de la tombe avec sur la joue les cicatrices.* » L'auteur de *La Cloche*

PAR  
MANUEL  
CARCASSONNE

*man* », qui déserta leur presbytère du Devon en 1962, parce qu'il l'avait trompée. « *Un monde de menteurs, de tricheurs, d'hommes déchus ou ravagés par la vanité* », écrit-elle dans ses *Journaux*, alors même qu'elle s'horripila des lèvres rouge vif de sa rivale et note, fielleuse, les « *cuisseuses épaisses* ». Coupable, Ted Hughes ? Est-ce lui, l'assassin de l'innocence ? L'agneau sacrificiel et le minotaure ? Loin de soutenir l'adultère, restons toutefois prudents sur la responsabilité de Ted Hughes. La publication en 1998 des *Birthday Letters*, quatre-vingts poèmes de

Alors, quoi de nouveau dans le dossier Plath ? Martyre ou bourreau ? Aimante ou égoïste ? Poésie de la fulgurance ou lente glaciation des émotions ? Ironie ou plainte ? Victime ou surdouée, l'une n'excluant pas l'autre ? Qui écouter ? Qui croire ? La vierge qui voudrait qu'on la désire et s'écrite : « *Je n'aime personne. Personne, sauf moi.* » Ou le poète aux fourneaux, lucide, qui proteste : « *Je voudrais une vie conflictuelle, un équilibre entre les enfants, les sonnets, l'amour et les casseroles sales.* » Ces *Journaux* inédits apportent quelques couleurs à la grisaille du portrait académique : « *Al-lons-y : blonde, plutôt grande, bronzée, pas mal du tout.* » Le ton est là. Nous sommes entre le calendrier d'une pin-up version « âge tendre » et l'alambic d'une poésie implacable, douloureuse, maîtrisée. Plath sous le soleil ? Iode, baignades, mais aussi extases de plage, baisers volés, froufrou du taffetas des bals de

**Qui fut Sylvia Plath ? Martyre ou bourreau ? Poésie de la fulgurance ou lente glaciation des émotions ? Victime ou surdouée, l'une n'excluant pas l'autre ?**

de détresse devint vite une idole du féminisme, tourmentée par les aspirations contradictoires (?) à la maternité et à la création, trahie par son mari, le poète Ted Hughes, « *the iron*

Ted Hughes croisés avec ceux de sa femme, allait montrer que dans le « *noir profond sans étoiles* » de sa brève vie, Sylvia avait eu ce qu'elle désirait le plus au monde : l'amour.

la Nouvelle-Angleterre, cabriolet à Cape Cod, cheveux au vent. Et, aussitôt : « *Je veux me tuer pour fuir toute responsabilité et, dans l'abjection, rentrer en rampant dans le ventre mater-*

nel ». Elle voyage avec Richard Sassoon en France, elle remporte une bourse Fulbright pour étudier à Cambridge, et l'été de 1953, où elle fit sa première tentative de suicide, elle caracole pourtant, rédactrice invitée du magazine *Mademoiselle*. Ce journal, comme chez Virginia Woolf, ou Katherine Mansfield,

Sommes-nous les moniales d'un culte Plath ? Oui, mais il faut le lire par bribes, par coulées dans le texte. Le résultat, parfois, lasse par sa monotonie, mais aussi stimule par l'hypersensibilité de la portraitiste. Le journal est déversoir d'adolescente, quasi-brouillon de midinette, « *mur des lamentations* », réper-

## Faut-il lire ce pieux ouvrage de culte à soi-même ? Oui, par bribes, par coulées dans le texte.

ou Alice James, oscille entre le dedans (la maison, la cuisine, les enfants, l'intimité) et le dehors (le sexe, les amis, les rencontres, les déceptions). « *S'exercer à Etre intégralement, dedans, dehors, une chaise, une brosse à dents, un pot de café : ressentir pour connaître.* » Définition de l'art ? Cesser d'être soi. Sylvia Plath fut un caméléon égotiste. Elle hésite. Elle valse, entre le rire et l'oubli. C'est un balancement entre l'effondrement et la joie, le nadir et le zénith, le rien et le tout, les mots fruités et le silence neigeux comme la mort. Semblable à la météo, présente à chaque page, une averse, un rayon de soleil, « *vibrant comme un fil de fer très fin* », elle enrégistre tout, les sons, les odeurs, les couleurs (« *les violets fumés et les terres de Sienna doux* ») avec les capteurs sensoriels d'un chasseur à l'affût. Faut-il lire ce pieux ouvrage ?

toire des conflits, auto-analyse, franchissement du miroir, et surtout, reconstitution de soi, frayeur devant sa propre image : « *Ferre, perdue, souliers à talons rouges, gants rouges, manteau noir fluide, je saisis mon image dans les vitrines, étrangère.* » « *Ceci est son autobiographie* », résumait sobrement Ted Hughes. Confions ces pages à un psychanalyste. Il en tirera matière et profit. Sylvia Plath en eut d'ailleurs un, lugubre comme un Roumain, qu'elle surnommait « *Herr Doktor, Herr Enemy* ». En bref, le journal explose le carcan du moi, malgré la discipline d'une vie vouée à écrire, à aimer, à enfanter, jusqu'à la trahison finale, le retour des démons, et non le moindre : la mort de son père Otto qu'elle repousse d'un « *Go, ghost of us !* » La poésie condense, vivifie, atteint, dans une morsure



Le journal de Sylvia Plath : frayeur devant sa propre image et reconstitution de soi. (Photo Rue des Archives.)

froide, le noyau de l'être. « *Les poèmes sont les monuments de l'instant.* » Dans le presbytère du Devon, avec ses enfants, Frieda et Nicholas, elle se lève tous les matins à l'aube, écrit ses meilleurs poèmes, rassemble ses « moi » contradictoires, ceux que le journal éparpille. Après, la mort. Le repos. Elle l'espérait. Ecoutez-la, si claire, dans un poème intitulé *Childless Woman* (Stérile) :

« *Mon paysage est une main sans lignes  
Tous les chemins s'y nouent  
Je suis le nœud serré,  
La rose que tu accomplis.* »

### A LIRE AUSSI

● L'étude passionnante de Sylvie Doizelet, *La terre des mots est lointaine* (Gallimard).

<b>JOURNAUX</b>
<b>DE SYLVIA PLATH</b>
<b>TRADUITS DE L'ANGLAIS PAR C. SAVINEL</b>
<i>Gallimard, 185 F.</i>
<b>ARBRES D'HIVER</b>
<b>DE SYLVIA PLATH</b>
<b>TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR F. MORVAN ET V. ROUZEAU</b>
<i>Poésie/Gallimard, 46 F.</i>